

La prégnance du religieux The Prevalence of Religion

Sylvette Babin

Religions

Number 83, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73295ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (print)

1929-3577 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Babin, S. (2015). La prégnance du religieux / The Prevalence of Religion. *esse arts + opinions*, (83), 2-3.

Droits d'auteur © Sylvette Babin, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>



LA
PRÉGNANCE
DU
RELIGIEUX

— SYLVETTE BABIN —

THE
PREVALENCE
OF
RELIGION

Tour à tour répressive et réprimée à travers les époques, la religion provoque encore aujourd'hui de nombreux débats, incitant *esse* à réfléchir sur ses échos dans le champ des arts visuels. Dans ce contexte, nous avons volontairement contourné les questions du « spirituel dans l'art » ou de l'expérience du sacré pour nous attarder plutôt aux enjeux politiques, sociaux, philosophiques et esthétiques que soulève actuellement le religieux dans les pratiques artistiques. Que ce soit par la création d'œuvres de fiction à caractère critique ou humoristique, par l'emprunt, la subversion ou l'amalgame des codes religieux, par des références directes ou symboliques, ou encore par la reproduction de certains rituels, les artistes dont le travail est mis en valeur dans ce numéro abordent le thème des religions par l'entremise de problématiques qui révèlent le caractère actuel de sa prégnance.

Dans le texte qui ouvre ce dossier, Boris Groys souligne que « toute religion constitue une représentation sociale et politique d'un non-savoir individuel et privé », c'est-à-dire qu'elle est basée sur une foi impossible à prouver puisque « Dieu et Sa volonté se situent hors du champ de la connaissance ». Traçant un parallèle entre la religion et la technologie, Groys rappelle que l'image numérique est construite au moyen de codes invisibles tout aussi intangibles et immatériels que Dieu, et, donc, que « son identité demeure une question de foi ». Le concept de foi se retrouve d'ailleurs, sous différentes formes, dans plusieurs des textes du dossier : une foi non confinée à son sens religieux, ni à celui de la croyance – dont il se distingue nettement, selon le philosophe Bruno Latour –, mais qui entretient également un rapport avec l'invisible et, par extension, avec l'immatériel. C'est l'occasion de revoir, sous un angle nouveau, de quelle manière la foi en l'image s'articule dans des œuvres abstraites, en l'occurrence la foi en la relation qui unit les images et leurs référents supposés (Rosamond).

La notion de rituel est aussi abordée dans ce dossier, non pas dans la dimension sacrée ou exutoire qu'on lui attribue souvent, mais plutôt par l'exploration du mécanisme des gestes et des actes codifiés qui viennent en quelque sorte tracer le territoire de ceux qui les accomplissent (Desmet). Étant donné leur actualité médiatique, l'épineuse question territoriale de même que la problématique de l'affirmation des identités culturelles et religieuses auraient pu prendre une place importante dans un numéro portant sur les religions. C'est pourtant de façon très subtile qu'elles s'y inscrivent, par des pratiques qui, bien qu'empreintes d'un certain positionnement critique, démontrent également un désir de rapprochement interculturel et interreligieux. Le travail de Mehdi-Georges Lahlou, présenté en portfolio, propose un bel exemple de ce métissage des identités religieuses, culturelles et sexuelles.

Le dossier se conclut par un regard pénétrant porté sur les sous-basements religieux de l'imaginaire contemporain. À cet égard, les artistes et les auteurs qui réfléchissent au présent révèlent que c'est encore, en partie, dans la pensée théologique que s'ancre notre rapport inquiet au temps, notamment par la réappropriation d'anciennes mythologies (la déesse Gaïa) ou à travers les thèmes de l'apocalypse et du paradis perdu, des notions qui traduisent certainement nos angoisses actuelles et les fantasmes collectifs auxquels elles se rattachent. Rappelons toutefois, à la suite de Bruno Latour dont les positions sont analysées dans le texte d'Erik Bordeleau, que le sens profond de l'apocalypse n'est pas nécessairement la catastrophe, mais « la certitude que le futur a changé de forme, et qu'on peut faire quelque chose ».

By turns repressive and repressed over the centuries, even today religion continues to provoke numerous debates, and *esse* decided to explore how these ideas are reflected in the field of the visual arts. In this context, we have deliberately bypassed questions concerning “spirituality in art” or the experience of the sacred to look instead at the political, social, philosophical, and aesthetic issues that religion raises in contemporary art practices. The artists featured in this issue create fictional works with a critical or humorous slant; borrow, subvert, or combine religious codes; make direct or symbolic references; or reproduce certain rituals. They address the theme of religion through situations that reveal the nature of its current significance.

In the opening essay of the thematic section, Boris Groys emphasizes that “every religion functions as a social and political representation of individual, private non-knowledge”—that is, religion is based on a faith that is impossible to prove, as “there can be no knowledge of God and His will.” Describing a parallel between religion and technology, Groys notes that the digital image is built by means of invisible codes that are as intangible and immaterial as God and that the image's identity thus “remains a matter of faith.” The concept of faith is found elsewhere, in different forms, in a number of the essays in this issue: a faith that is confined neither to its religious sense nor to the meaning of belief—from which it is clearly distinct, according to philosopher Bruno Latour—but that maintains a

relationship with the invisible and, by extension, the immaterial. This idea provides an opportunity to take a new look at how faith in the image is articulated in abstract works—in this case, faith in the relationships that unite images and their supposed referents (Rosamond).

The notion of ritual is also addressed in this issue—not through the sacred or cathartic dimensions that are often attributed to it, but through an exploration of the mechanisms of codified gestures and acts that, in a way, trace the territory of those who perform them (Desmet). Considering their wide coverage in the media these days, the thorny question of territory and the affirmation of a cultural and religious identity might have featured

prominently in an issue bearing on religions. Instead, they are inscribed very subtly, through practices that, although imbued with a certain critical positioning, also demonstrate a desire for intercultural or interreligious dialogue. The work of Mehdi-Georges Lahlou, presented in the portfolio, offers a good example of this intermingling of religious, cultural, and sexual identities.

The thematic section ends with an in-depth look at the religious foundations of the contemporary imagination. In this regard, the artists and authors who reflect on the present reveal that our uneasy relationship with time is still anchored, in part, in theological thought, notably by the appropriation of ancient mythologies (the goddess Gaia) or through the themes of apocalypse and paradise lost, notions that certainly convey today's anxieties and the collective fantasies to which they are joined. However, if we follow the thought of Bruno Latour, whose positions are analyzed in Bordeleau's essay, the most profound meaning of apocalypse is not necessarily catastrophe, but “the certitude that the future has changed shape, and that we can do something.”

[Translated from the French by Käthe Roth]



MEHDI-GEORGES LAHLOU, *PARADIS INCERTAIN*, 2014.